

Les premiers signes d'une épidémie de cancer de la thyroïde sont observés chez les enfants de Tchernobyl

Huit ans après la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, on observe, selon le professeur André Aurengo, spécialiste de médecine nucléaire (hôpital de la Pitié-Salpêtrière, Paris), les premiers signes d'une épidémie de cancer de la thyroïde chez les enfants ayant été exposés aux émanations radioactives de la centrale. Plusieurs centaines de cas sont d'ores et déjà attendus.

Tragique coïncidence. C'est au moment où les pays les plus riches de la planète s'interrogent, dans le cadre du G7, sur l'avenir du site de Tchernobyl que le corps médical enregistre les symptômes débutants d'une épidémie de cancer frappant les enfants ayant été exposés, il y a huit ans, au nuage radioactif. Les premiers signes sont là, ceux d'un drame que l'on tenait pour possible mais que tous – les responsables du complexe énergétique nucléaire tout particulièrement – souhaitaient ne jamais avoir à prendre en compte.

En Ukraine, ce fut l'association française Les Enfants de Tchernobyl, proche de Médecins du monde, qui fut l'une des premières à s'inquiéter. Animée par Marie-Laurence Simonet et par le docteur Alexandra Moutet, cette association tenta, à partir de 1990, de faire la lumière sur ce douloureux problème et d'obtenir une aide internationale que l'on tenait déjà pour indispensable (*le Monde* du 25 avril 1990). Un an plus tard (*le Monde* du 24 avril 1991), un centre de surveillance pour irradiés était installé à Kiev.

Cette initiative faisait suite à un accord officiel passé entre Bernard Kouchner, alors secrétaire d'Etat chargé de l'action humanitaire, et Iouri Spijenko, ministre de la santé d'Ukraine. Ce centre avait pour fonction de pratiquer, de manière codifiée, les examens cliniques et paracliniques (les échographies notamment) ainsi que les dosages biologiques indispensables à la surveillance de la population. Il s'agissait de surveiller, à long terme, sept mille enfants et leurs familles, soit environ vingt mille personnes, originaires de la ville de Pripiat, située à quelques kilomètres de la centrale.

Développer la collaboration

« Contrairement à ce qui a pu être écrit dans les rapports officiels, cette population n'a pas, après l'accident, reçu l'iode qui permet une protection de la thyroïde vis-à-vis des substances radio-actives. Son déplacement a par ailleurs été effectué dans un délai supérieur à trois heures, nous a expliqué le professeur Aurengo. Il faut par ailleurs savoir que la population de cette région est carencée en iode, ce qui a pu accentuer la fixation des substances pathogènes au niveau de la thyroïde. Grâce à la collaboration développée avec les responsables ukrainiens, nous avons pu, pour la première fois, mettre en place la surveillance cohérente d'une cohorte de quatre mille cent enfants. »

Cette surveillance a déjà permis de dépister une vingtaine de cas de cancers de la thyroïde chez ces enfants. Ces cancers apparaissent particulièrement agressifs, les victimes étant fréquemment atteintes de métastases cervicales et pulmonaires. Cette agressivité est confirmée par les données biologiques et anatomopathologiques. Le traitement associe une ablation chirurgicale et un traitement par l'iode radioactif. Il permet en règle générale d'obtenir des taux élevés de guérison ou, en présence de métastases, de stabilisation.

« Nous observons aujourd'hui une augmentation considérable du risque puisque ce cancer est naturellement relativement rare, précise le professeur Aurengo. D'autre part, ces cancers surviennent beaucoup plus rapidement que ce que l'on pouvait imaginer, compte tenu de ce que l'on connaît des cancers radio-induits. Il est clair que l'on est ici au tout début de ce qu'il faut bien appeler une épidémie de cancer thyroïdien. D'autres données viennent confirmer le phénomène. Ainsi, en Biélorussie, le registre national des cancers montre une élévation constante des cas. On est ainsi passé de 3 cas en 1988 à 23 en 1990, à 53 en 1991, 66 en 1992 et 75 l'an dernier. » Il y a quelques mois, la commission de l'Union européenne publiait un rapport faisant état d'une multiplication par vingt du taux d'incidence de la maladie (*le Monde* du 15 décembre 1993).

Prise en charge

En France, les enfants ont pu être pris en charge et traités grâce à deux associations, l'une suisse (Children Association) et l'autre française (Nord-Pas-de-Calais Tchernobyl). Pour le professeur Aurengo, il est aujourd'hui urgent de dévelop-

per une collaboration permettant la prise en charge sur place des enfants touchés. *« Il serait tout à fait déraisonnable, notamment pour des raisons de saturation des services hospitaliers, de vouloir traiter en France les prochaines victimes, déclare-t-il. En revanche, il est possible et nécessaire d'intensifier la collaboration en formant des médecins ukrainiens et en aidant la structure hospitalière à acquérir l'équipement nécessaire au traitement par l'iode radioactif. »* L'équipe française a d'ores et déjà déposé un dossier auprès de l'Union européenne, chiffrant pour les trois ans à venir à 8 millions de francs la prise en charge, sur place, de quatre cent cinquante enfants.

Au-delà des cas de cancer de la thyroïde, les dimensions exactes des autres conséquences médicales de la catastrophe de Tchernobyl demeurent difficiles à situer. Le problème *a priori* le plus inquiétant demeure celui des personnes ayant été à proximité immédiate des sources radioactives dans les jours et les semaines qui ont suivi la catastrophe. Leur nombre fait l'objet d'informations contradictoires (de dix mille à cinq cent mille) et aucun registre n'existe qui permettrait d'effectuer une surveillance médicale adaptée et le diagnostic précoce des manifestations pathologiques (cancers radio-induits, leucémies) qui peuvent apparaître à distance de l'exposition.

JEAN-YVES NAU

Le Monde 29/06/94